



LE COLLÉGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1.00
 (États Unis)..... 1.25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant.

AGAPET BEAUDRY,

Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

DE L'ÉGLISE ET DE SES DROITS.

(suite.)

C'est ce qui est arrivé aux théologiens et savants allemands que le St. Père avertis sait dans sa lettre *Tuas libenter*. L'Église date de deux mille ans; elle sait son histoire. Elle a vu que les mêmes procédés amènent des résultats semblables partout où on les emploie. Nestorius, Eutychès, Macedonius, Luther, ne furent pas hérétiques du premier coup. Ils avaient sans doute commencé comme plusieurs des Allemands à qui Pie IX fait allusion. Petit à petit, ils deviennent hérétiques et hérésiarques pour n'avoir pas

veillé à se tenir conformes aux doctrines communes, ou aux conclusions certaines de la théologie, ou aux antiques usages, ou encore au sentiment des Pères.

De même pour nos savants allemands. Pie IX les voyait sans doute animés de l'esprit qui avait fait les hérétiques de jadis. Il les met sur leur garde. Plusieurs, déjà orgueilleux, persévèrent dans leur méthode et leurs opinions hasardées: le temps de l'épreuve arriva pour eux. Ils ne demeurèrent point dans la vérité. Aujourd'hui ces fiers paladins de la raison humaine devenus, sous le nom de *vieux catholiques*, les plats valets de Bismark, parcoururent rapidement la voie de toutes les hérésies, et humblement prosternés aux pieds du césar allemand, reçoivent avec joie des mains du bourreau des chrétiens, leurs docteurs, leurs pontifes, et le triste salaire de Judas.

Ce déplorable dénouement peut au moins avoir le résultat utile de convaincre les amateurs de nouveautés théologiques et philosophiques que le Pape, toujours ancien et toujours nouveau, en sait plus long qu'eux sur la manière légitime de dé-

velopper les facultés naturelles de l'homme et sur l'apologétique demandée par les besoins du temps.

En sciences naturelles, comme pour la théologie, chacun sera bien un jour forcé de dire au Pape, comme jadis un fameux Docteur de l'Église: *qui non colligit tecum, dispergit*

L'écrivain de Lima, déjà cité dans ces notes, et condamné par le Pape dans l'allocution *multiplacis inter*, "poussait l'audace et l'impiété jusqu'à soutenir avec infâme impudence, dit le Pape, que les Pontifes romains et les Conciles œcuméniques ont outrepassé les limites de leur puissance, usurpé les droits des princes, et même qu'ils ont erré en définissant les choses de la foi et des mœurs" c'est la proposition XXIII, du Syllabus.

Cette proposition est impie: le Pape la qualifie ainsi. Elle est hérétique puisqu'elle taxe d'erreur en matière de foi et de morale les Papes et les Conciles œcuméniques; car l'auteur suppose le cas de *définitions*.

Le Pape déclare que c'est une infâme impudence de soutenir que les Papes et les Conciles œcuméniques ont outrepassé les

limites de leur puissance, usurpé les droits des princes....

Dans le Syllabus, cette erreur est énoncée avec un sens général : dans le livre du prêtre de Lima, elle est déterminée, sans doute, par les cas où l'auteur hétérodoxe prétendait rencontrer les usurpations et les erreurs des Papes et des Conciles. Dans l'Allocution *Inter multiplices* le Pape a condamné la proposition *dans le sens de l'auteur*, comme c'est l'usage. Or, ce prêtre donnait aux princes catholiques le droit de déposer les évêques, d'établir des empêchements dirimants, de fonder des sièges épiscopaux etc, etc ; et comme l'Église a toujours affirmé ces droits comme étant les *siens propres*, les refusant par là-même aux princes temporels, l'auteur en question était amené logiquement à soutenir qu'elle avait "outrepasé ses droits et usurpé ceux des princes temporels." Le Pape condamne cette doctrine *audacieuse et impie*.

Néanmoins, pour la condamner, il se sert de termes généraux. Un adversaire de l'Église énumère plusieurs cas où il prétend trouver les Papes et les Conciles en faute ; le Pape le condamne : cet auteur conclut que les Papes et les Conciles ont erré dans la foi et les mœurs, ont été des usurpateurs etc ; le Pape répond : cette assertion est infâme et audacieuse. La proposition infâme et audacieuse avait un sens général, c'est ce sens général que le Syllabus reproduit. Pour ne pas encourir la sentence portée par le Pape, il faut donc s'abstenir de croire et de prétendre que les Conciles et les Papes ont outrepasé les limites de leurs droits

et usurpé ceux des princes.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas eu des conflits nombreux entre l'Église et les princes ? Sans doute ; et souvent les papes ont refusé de reconnaître les prétentions des puissances temporelles. Pie IX n'admet pas que Mr. de Bismark puisse déposer les évêques prussiens : usurpe-t-il les droits d'un prince temporel ?

Nous croyons que dans l'espèce présente, il résulte de la condamnation portée par le Pape contre l'auteur péruvien que *dans aucun des cas cités* où insinués dans son mauvais livre, les Papes et les Conciles n'ont erré, ou usurpé, ou outrepasé les limites de leur droit. C'est bien certainement la conclusion immédiate du Souverain Pontife.

En outre, nous pensons que les paroles du Pape comportent un sens plus général : à savoir ; que *jamais les conciles et les Papes*, agissant comme Papes, n'ont erré dans leurs définitions, n'ont outrepasé les limites de leur puissance et usurpé les droits des princes.

Et il paraît bien que le Pape avait ce sens général en vue quand il prononçait son *allocution*. Mais quoiqu'il en soit, le syllabus ne distingue aucuns faits ou dogmes particuliers et, par conséquent, il y a condamnation portée contre toute proposition ou les Papes et les Conciles seraient représentés comme ayant erré dans leurs définitions, outrepasé les limites de leur puissance ou usurpé les droits des princes.

Une grande partie des travaux entrepris par les apologistes catholiques, depuis le commencement de ce siècle, peuvent servir à démontrer avec

quelle justice le Pape a flétri cette proposition XXIII, aussi opposée à la vérité historique qu'au respect et à la soumission envers l'Église.

De omni re

TOTO NATURALISTE. — Dis donc, Toto, tu ne sais pas comme c'est beau, d'étudier les sciences naturelles. Tu es petit, mon bonhomme, mais tu pourrais commencer. Par exemple, voyons, sais-tu ce que c'est qu'une forêt vierge ?

Toto, avec dignité — Pas nécessaire, mon pauvre Ernest, d'avoir pris part à vos *causeries* scientifiques, pour savoir cela. Chateaubriand me suffit : une forêt vierge, mon ami, c'est une forêt où la main de l'homme n'a jamais mis le pied.

Un — jeune homme de Baltimore vient d'intenter une action contre un barbier pour lui avoir coupé la moustache.

Le barbier dit qu'il ne la voyait pas. Le *Figaro* du Collège ne pourra pas alléguer la même excuse pour avoir coupé la chevelure samsonienne de !

Ceci rappelle le célèbre bédeau de Québec.

Un jeune officier Anglais se présente chez le fameux Père Auneil et lui demande de le raser. Bien volontiers, Monsieur, lui répond celui-ci : veuillez bien vous asseoir. Mon barbier le savonne, puis prend un siège et commence la conversation. Au bout de quelque temps, il savonne encore, et reprend la conversation où il l'avait laissée. Mais que faites-vous donc, s'écrie l'officier indigné ? Vous ne me faites pas la barbe ? Eh bien ! Monsieur, j'attends qu'elle pousse !

Que nos confrères, imberbes du Dortoir Moyen, n'ont-ils un un père Auneil ! Cela les exempterait de se gratter si cruellement tous les Samedis afin de descendre dans le Grand Dortoir !

Par voie télégraphique. — La nuit du 10 au soir a été signalée par une sortie générale. — L'avantage est restée du côté des ennemis. Ils n'ont eu que deux victimes tandis que les dégâts ont été considérables : la chandelle de M. A..... consommée ; un pantalon avarié ; une paire de bottes endommagées ; et avec cela un capot à M. H. S..... presque neuf troué en cinq ou six endroits. Ce n'est partout qu'un cri de vengeance : les victimes parlent de croisade. Qui sera le *Paul l'Hermitte* !

EUGÈNE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE

Suite.

Je voyais ma mère qui semblait me dire avec un air triste : Ah ! pauvre enfant, il va encore me quitter demain pour un an, ou peut-être pour toujours ! Comme il pleurera lorsqu'il pensera à sa mère !..... Mais elle s'efforçait de paraître joyeuse, afin de ne pas l'attrister. Cependant j'avais le cœur gonflé au point que je ne pouvais répondre à aucune des questions que l'on me faisait. Après avoir ainsi passé notre veillée chacun alla se coucher. Ma mère me suivit dans ma chambre. Elle ne m'adressa aucune parole. Alors je compris ce qui la rendait si triste et, ne pouvant retenir mes larmes, " Ah ! maman, lui dis-je, il faut donc te quitter demain ! Console-toi, console-toi, mon petit Eugène, me répondit-elle avec une voix tremblante, il faut faire des sacrifices pour s'instruire." Puis elle se retira dans sa chambre et j'entendis pendant longtemps les sanglots de mes sœurs. Je versai moi-même beaucoup de larmes ; enfin je m'endormis doucement. Je n'avais encore somméillé que quelques heures lorsqu'on vint me réveiller. Le moment de mon départ était arrivé. Je m'habillai, fis ma prière et bientôt la voiture m'attendait à la porte. Le moment le plus triste était arrivé, il me fallait faire mes adieux — Ah ! je ne puis exprimer les émotions que je ressentis lorsque je me jetai dans les bras de ma mère en lui disant : Adieu, maman Elle me répondit : " Adieu, mon petit enfant ; prie pour ta mère." Il m'aurait été bien doux de pouvoir embrasser mon père ; mais j'étais privé de ce bonheur ; la mort m'avait enlevé mon père quelques années auparavant. Tout ce que je pus faire, fut d'aller pleurer sur sa tombe le jour avant mon départ, et de dire un adieu à ses cendres qui me sont encore si chères Après avoir serré dans mes bras toute ma famille, je partis avec un de mes frères qui vint me conduire au port d'où je devais m'embarquer. Je fus à peu près un quart d'heure sans pouvoir lui adresser une seule parole. Mais enfin je me consolai en pensant que le soir, je serais auprès de mes bons maîtres et de mes confrères.

Je pris bientôt le bateau à vapeur, et je vis pendant longtemps mon père qui me criait : courage, courage.....

La vue seule des bords du St. Laurent aurait eu de quoi chasser mon ennui. Mais mes regards se détournèrent de ce spectacle enchanteur pour se diriger vers la maison de ma mère. La plus grande partie de la journée fut pour moi un ennui presque continu. Je ne rencontrai sur le bateau aucune personne de mes connaissances. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, je pris les chars qui devaient me conduire au collège. Je vis là plusieurs écoliers de ma classe, et l'ennui commença à me laisser. Au bout d'une heure, j'aperçus la tour de mon collège. Je trassaillis en me disant : dans quelques minutes d'ici je vais entrer dans ce cher asile. Je laissai bientôt les chars, et je me rendis immédiatement au collège. En arrivant, je vis tous mes maîtres qui me serrèrent a-

micalement la main, puis une grande partie des écoliers qui me donnèrent le même témoignage d'amitié. Je visitai tous les appartements du collège avec beaucoup de joie : c'est ainsi qu'à cette tristesse qui inondait mon âme quelques heures auparavant, succéda une joie qui me fit savourer plus que jamais les délices du collège. Cependant, dans mes récréations, la pensée de ma mère ne s'éloignait pas trop souvent de moi. Maintenant encore, cette pensée me revient plusieurs fois pendant le jour."

Eugène Drolet.

Eugène, au lieu d'emporter avec lui dans la solitude, le souvenir des amusements du monde qui trop souvent vont distraire les écoliers, après les vacances, se trouva heureux d'en être séparé. Il parut encore s'appliquer avec plus d'ardeur que les années précédentes à l'accomplissement parfait de tous ses devoirs. On aurait dit que le pieux enfant sentait que sa course sur la terre allait être bientôt terminée et qu'il devait se hâter d'avancer dans toutes les vertus : aussi faisait-il son profit de tout. Se défiant de lui-même et voulant se corriger de ses imperfections, il chargea quelqu'un de l'avertir quand il manquerait aux résolutions qu'il avait prises. Nous avons vu la fidélité parfaite avec laquelle il observait et la règle du Collège, et son petit règlement de vacances ; l'empressement qu'il apportait à mettre en pratique tous les bons conseils qui lui étaient donnés, n'était pas moins remarquable. Tous ceux qui ont été en position de lui donner quelque avis purent connaître que la parole divine jetée dans un cœur si bien préparé produisait des fruits au centuple. Son directeur a cru devoir attester qu'il ne se rappelait pas lui avoir manifesté sa volonté, même indirectement, sans qu'il l'ait exécutée. Eugène cherchait même à connaître son désir, afin de s'y conformer en tout. Aussi jamais on ne fut obligé de lui commander quoique ce soit, tant on était certain d'être écouté, jusque dans les moindres suggestions. Si quelquefois on refusait de lui donner un conseil, pour voir comment il se déciderait par lui-même, il embrassait toujours le côté qui favorisait plus la vertu, soit l'humilité contre les honneurs, soit la prudence dans la crainte des dangers.

Pourtant il y avait quelques circonstances où il fallait lui donner des ordres pour le faire agir ; c'était pour l'empêcher de se livrer à certains actes de mortification, ou bien pour lui faire prendre du repos dans ses maladies ; les jours de jeûne, il était porté à se trop priver de nourriture, jusqu'au point d'affaiblir sa santé. On fut obligé de lui défendre ce genre de pénitence. Jamais il ne se plaignait des aliments qu'on lui présentait : tout lui était bon. Souvent même, on le vit s'abstenir en tout ou en partie, des mets qui flattaient davantage ses goûts.

Pour le faire consentir à demander quelque nourriture plus délicate dans le temps de ses maladies, il fallait le lui commander avant chaque repas. Si on l'oubliait, il se contentait de ce qu'il trouvait sur la table, soit par mortification, soit par crainte de déranger les domestiques. Lui en faisait-on un reproche, il répondait : " Vous ne me l'aviez pas dit." Il lui arriva, d'après le témoignage d'un de ses condisciples qui se trouvait avec lui à l'hôpital, de goûter longtemps les remèdes, par esprit de mortification, et pour imiter Notre-Seigneur abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix.

à continuer.

CHAPITRE XII

HUMILITÉ

L'humilité est la base solide qu'il faut donner à toutes les vertus. L'humilité et l'abnégation de soi-même amènent comme naturellement l'obéissance et la mortification que nous avons admirées dans notre pieux écolier. Eugène s'appliqua toujours et beaucoup à acquérir à un degré éminent cette précieuse et très nécessaire vertu d'humilité. Tous les jours, il demandait à Dieu cette vertu fondamentale par la prière *Domine Jesu-Christe* etc. Il était lui-même très convaincu qu'elle est la base de toutes les vertus. Toutes sont faciles à pratiquer lorsque l'humilité règne dans une âme. L'exemple de St. François qui médita pendant vingt années consécutives sur l'humilité, remplit Eugène d'une nouvelle ardeur à embrasser tous les moyens les plus efficaces pour avancer dans la connaissance et le mépris de lui-même. Il se croyait et se disait un grand pécheur, et il aimait à passer pour tel aux yeux des autres.

Eugène fuyait les charges qui pouvaient lui attirer quelque honneur. Ses condisciples l'ayant élu consilier dans la Congrégation de la Ste. Vierge, il ne comprit pas cette marque de confiance et d'estime ; mais il finit par se persuader que c'était pour le rendre ridicule, tant il s'en croyait indigne. Convaincu de son incapacité à faire du bien dans cette charge, il alla supplier instamment le Père Spirituel de la Congrégation de vouloir bien en choisir un autre à sa place.

Même dans ses amusements, Eugène prenait une part bien secondaire pour ne pas se faire remarquer. Avait-il peu de succès dans le jeu, sa joie n'en devenait que plus sensible.

Un jour quelqu'un lui disait en plaisantant, et cela en présence de plusieurs condisciples, "qu'il avait fait le paresseux, et qu'on pouvait en juger par la place qu'il occupait en classe", laquelle, en effet, n'était pas aussi bonne qu'à l'ordinaire. Eugène ne répondit pas sur le champ par humilité ; mais ensuite il dit à ses confrères : "cette semaine, j'ai travaillé autant que les autres semaines ; mais Dieu a permis que j'eusse une mauvaise place, parce que j'ai mérité d'être humilié."

Après les examens, croyant n'avoir eu que peu de succès, il craignait d'avoir un *bulletin* défavorable ; non parce qu'il redoutait l'humiliation, mais il n'aurait pas voulu déplaire à son oncle à qui il devait tant de reconnaissance pour le bienfait de l'éducation.

Il rapportait tout à Dieu, les succès qui couronnaient ses travaux, ainsi que les qualités qu'il remarquait dans ses condisciples ; Dieu lui apparaissait comme l'auteur et le consommateur de tous les dons. Non seulement il le croyait comme bien d'autres, mais sa conduite correspondait à sa croyance. Il manifestait sa suprême répugnance pour toute espèce de déférence et pour les marques d'estime que ses maîtres et ses condisciples lui témoignaient. Un de ses professeurs lui donnait-il en présence de la classe, quelque louange à cause de son succès, Eugène demeurait tout confus et il s'en plaignait un jour à un condisciple : "tiens, je te le dis franchement, moi, je n'aime pas les louanges. Eugène ne reculait pas devant les humiliations ; il les accueillait avec

joie et il en demandait à Dieu et aux hommes. Un de ses maîtres lui fit un jour des reproches dans le but de l'humilier. Eugène, n'ayant pu comprendre en lui-même comment il avait mérité de semblables reproches, ne chercha cependant pas à s'excuser en présence de ses condisciples ; mais plus tard, ayant appris le motif qui avait fait parler ainsi le professeur, il le remercia de l'humiliation qu'il lui avait fait subir, comme d'un bienfait ; et son estime augmenta encore pour celui qui lui avait fourni l'occasion de pratiquer l'humilité.

Il exprima plusieurs fois le désir d'entendre des choses humiliantes sur son compte. Il aimait qu'on lui parlât avec sévérité, quoiqu'il fût très-sensible. Il demandait les épreuves : "Je sers, disait-il, le bon Dieu avec plus de joie ensuite ; je comprends mieux la folie de chercher à plaire aux hommes."

Un jour, après l'avoir fait pleurer, on voulut éprouver sa vertu ; on lui demanda comment il recevait ces réprimandes : "je suis content, dit-il, ça me vaut un bon sermon." Non seulement Eugène chérissait et mettait en pratique l'humilité, mais encore il essayait d'en inspirer le goût à ses condisciples. Il disait à l'un d'entre eux : "ce que tu dois t'efforcer de pratiquer, c'est l'humilité. Oui celui qui possède bien cette vertu possède toutes les autres." Le même élève se plaignait en sa présence que, malgré ses efforts, il ne pouvait pas apprendre ses leçons parfaitement ; Eugène le consola en lui disant qu'il devait être heureux d'avoir occasion de pratiquer l'humilité.

C'est à cause de son grand amour pour l'humilité qu'il paraissait dissimuler tous les sentiments de piété qui remplissaient son âme. Il demeurait dans la confusion lorsque l'éclat de sa vertu brillait à l'extérieur. Il avait soin de recommander le secret à ceux qui connaissaient son habitude de faire oraison. Une de ses sœurs, ayant trouvé l'écrit qui renfermait les sentiments si pieux et les généreuses résolutions qu'il avait formées avant les vacances, Eugène ne put s'empêcher de lui manifester son affliction ; et il la pria de ne communiquer à personne, pas même à son oncle, Mr. le Curé de St. Judes, ce qu'elle avait lu. Dans la suite il lui ouvrit plus facilement son cœur, en lui faisant part des réflexions pieuses et des sentiments pleins d'ardeur que Dieu répandait dans son âme durant l'oraison et la lecture spirituelle.

CHAPITRE XIII.

AMOUR DE L'ORAISON.

Dieu donne sa grâce aux humbles. L'âme vide d'elle-même s'envole plus facilement vers Dieu et se repose avec de grandes douceurs dans la paix féconde de l'oraison.

L'attrait pour l'oraison est une récompense que Dieu accorde aux âmes établies dans l'humilité ; Eugène, dont nous connaissons les progrès dans cette vertu fondamentale, reçut de Dieu la récompense d'un grand attrait pour l'oraison. La méditation des grands et consolantes vérités de notre sainte religion servit admirablement à nourrir et à développer sa piété.

à continuer

COLLEGIANA.

La dernière quinzaine est pauvre en nouvelles. Il ne faut pas s'en étonner : Jusqu'au Père Blanchard qui s'est senti de la crise financière. Cependant nous pouvons dire que, même en dépit de l'état gêné des banques, il a pu se procurer une quantité assez considérable de sucre nouveau qui a été bien vite consommé.

Les plus avancés parmi nos prophètes disent que le printemps est définitivement arrivé ; qu'il n'y aura pas même d'hiver des Corneilles : nous en sommes aises ; seulement ils auraient bien dû le dire plus vite.

Dans tous les cas, il n'y a plus d'eau que sur le Champ-de-Mer ; le Rond est déjà sec, et les grandes allées le seront bientôt. Nous croyons que cela est dû aux tuyaux de drainage dont notre cour est toute sillonnée.

Les oiseaux ont repris leurs voix harmonieuses : cependant il n'est pas bon, paraît-il, d'aller les écouter dans la petite érablière adjacente. On pourrait bien révoquer en doute vos intentions poétiques, et vous prendre pour de frauduleux consommateurs d'eau sucrée.

Les séances de l'Académie ne cessent pas d'être intéressantes, comme on peut s'en convaincre par le rapport que nous a passé M. le Secrétaire.

ACADÉMIE. — Nous devons louer Mrs les Rétoriciens et Humanistes de ce que, malgré les nombreuses occupations de leur classe, ils n'ont garde d'oublier l'Académie. Ainsi, jeudi dernier, MM. Albert Leblanc et L. Lussier eurent de leur devoir de payer leur écot à nos bureaux littéraires.

Par le choix de son sujet, M. L. blanc pouvait être sûr d'avancer de toutes nos sympathies. Car s'il est vrai de dire que c'est toujours avec plaisir qu'on écoute parler de ceux qu'on aime, qui de nous pourrait se rassasier d'entendre parler de Pie IX ? Le discours de M. L. fit sensation, et nous fûmes portés à croire, par les sentiments qu'il exprima, qu'il ne serait pas un des derniers à s'armer pour cette noble cause, si l'occasion s'en présentait.

M. Lussier lui succéda à la tribune. Encore au début de sa carrière académique, il vint s'adresser à notre imagination, sans laisser toutefois de nous instruire. Il avait pris pour sujet le *Chef-d'œuvre anonyme*, petite pièce qui serait peut-être mieux intitulée : Victoire d'un

chrétien sur lui-même. Le temps et l'espace nous manquent pour donner une idée du talent qu'a déployé M. le Lecteur dans le cours de son joli petit drame. Constatons seulement que M. le Secrétaire a traité son sujet de manière à vivement intéresser son auditoire.

La journée du 10 a été peu favorable aux Beligérants : des deux côtés il y a eu des pertes ; (Voir nos dépêches).

Je ne sais si c'est un canjagnard ou un rat de ville qui a laissé sa queue aux mains de M. A., dans tous les cas c'était un brave. Après avoir traîné le piège longtemps, il l'accrocha dans un béaudet et dut enfin laisser entre les dents du piège impitoyable non-seulement la queue, mais les parties adjacentes ; son triomphateur a montré ce trophée à notre reporter. Le même soir M. Payan infligeait la peine des traîtres à un de ces aventuriers qui avait voulu se payer le luxe de voir comment l'appareil à gaz de Ruthven fonctionnait à l'étude. Le *Comité des jeux* rendrait service à la société, s'il mettait à prix les têtes de tous les rats du Collège.

Que c'est donc bon du sucre nouveau ! Dimanche, le 4, toute l'honorable corporation des imprimeurs, rédacteurs et reporters ont goûté la vérité de cet axiome canadien. Au *Collégien* pas de distinction de caste entre rédacteurs et typographes ; tous s'assayaient à la même table et se régalaient gaiement de ce délicieux fruit de la saison. Nous aimons à mentionner cet incident remarquable, pour que tous les abonnés du *Collégien*, nous parlons des abonnés en retard dans leurs paiements, se hâtent de venir en aide à la caisse des recettes épuisées, dit-on, par cette libéralité princière de M. M. les propriétaires.

Dans l'après-midi, la gente typographique est allée, conduite par M. B..... voir les dégâts causés au pont Morisson par l'eau et la glace en débâcle. Rien de plus triste que ce spectacle : deux arcades démolies et couvertes de glaçons ; une partie considérable du pont entraînée à quelque distance par l'impétuosité du courant ; voilà les prémices d'une débâcle qui s'annonce bien. Plusieurs maisons sont déjà submergées et courent grand risque d'être renversées, lorsque la débâcle reprendra son cours. Quoique le but de notre petite excursion ne fût

pas artistique, néanmoins les beautés les plus apparentes de la rue Concorde que nous avions à parcourir, ne purent échapper à nos regards. En outre de la magnificence et de la grâce qui caractérisent les demeures qui bordent cette rue, nous avons pu remarquer deux enseignes d'un dessin tout original ; sur la première étaient représentés une torquette de tabac, des pipes et du pain, puis venait cette inscription quelque peu hiéroglyphique : "Grocerie de Sa". Quelle force dans ce "Sa" rejeté au bout de la liste pour indiquer à ceux que ne préoccupent point les vulgaires distinctions entre possessifs et démonstratifs, que céans, on débite torquettes, pains et tabac. Sur la seconde, c'était bien autre chose, il ne s'agissait plus de *grocerie de Sa* ; mais de Mr. S. D. marchand de guenille.

En somme, notre petite excursion fut très agréable pour tous.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

XI

Edmond. — Tu penses cela, toi. Eh bien ! moi, j'estime au contraire, qu'il vaut mieux connaître au juste jusqu'à quel point les serpents en général, sont à craindre ou à ne pas craindre, afin de n'avoir pas à souffrir de cette chimérique horreur qu'ils nous causent, et de marcher sans trembler, non pas en enfant mais en homme sage, à travers champs et forêts, quand on a besoin d'y passer. Pourquoi trembler en effet et avoir à chaque pas, de ces drôles d'envie de ne pas toucher la terre et de s'élever même, si il était possible, comme les oiseaux en regardant d'ailleurs d'un air effaré à droite et à gauche, lorsqu'on peut être sûr qu'il n'y a pas de serpents venimeux, ou que, s'il y en a, ils ne manqueront pas de s'effrayer et de s'enfuir ? Après tout, est-ce qu'il n'y a pas des règles certaines tracées par les naturalistes pour nous faire distinguer entre les serpents ? Il est incontestable d'abord que tout Orphidien grimpaant dans les arbres ne distille pas venin. Et n'en distillent pas non plus tous ceux qui ont une tête plus ou moins bombée supérieurement, élargie seulement à la hauteur des yeux en forme d'ovale, ni ceux qui ont une queue lisse jusqu'au bout et diminuant insensiblement de grosseur. Les serpents dangereux au contraire sont toujours sur

le sol, dans les mares, les buissons le herbages ; ils ont une tête absolument plate, élargie à partir du cou, ou au moins toujours au delà des yeux et ressemblant assez bien au fer émoussé d'un pic ou d'une lance ; leur queue est courte ou renflée : elle finit brusquement ou elle est armée de sonnettes. Les premiers sont agiles, plus en activité, moins craintifs, les derniers sont lourds, indolents et fuyards. On assure enfin que ceux-ci, à l'exclusion des autres, ont la pupille oblongue verticale et portent même une fente caractéristique en arrière des narines. Eh bien ! Ernest, je te le demande, ne sont-ce pas là des règles précieuses ? et par conséquent des motifs tout à fait graves de nous rassurer à l'endroit des serpents.

Ernest. — Je suis néanmoins fort curieux, Edmond, de savoir, en pratique, si c'est une chose bien facile et bien sûre de faire le discernement de ces caractères lorsque la rencontre inopinée d'un serpent nous effraye, nous trouble et nous enlève toute présence d'esprit.

J'ai toujours entendu dire, pour ma part, que la pratique ordinaire en pareil cas, n'est pas de voir si la tête est plate ou bombée, la queue longue ou courte, mais bien de tourner à l'instant et de s'enfuir à toutes jambes. Admettons, si l'on veut, qu'il soit possible de faire judicieusement l'examen. Cela n'empêchera pas, je suppose, le serpent d'être venimeux si, par malheur, il l'est : alors l'avantage, Edmond, de perdre le temps à observer le reptile et de se décider à la fuite que lorsque celui-ci se sera entortillé autour de notre jambe et y fera jouer bel et bien ses crochets ?

XIII

Edmond. — Allons, M. Ernest, il paraît qu'on est difficile à convaincre aujourd'hui. Eh ! bien, je vais essayer à tout risque une histoire.

Ernest. — Ah ! diable, encore une histoire !

Edmond. — Oui, parbleu ! j'ai besoin de mes arguments les plus positifs. M. Watterton, Ernest, se plaisait beaucoup à examiner les serpents. Il les recherchait pour cela dans les montagnes, dans les bois et dans les savannes ; qu'ils fussent venimeux ou non, il s'arrêtait auprès d'eux, et les étudiait ainsi sur nature, principalement quant à leurs mœurs. Orsais-tu ce qui le frappait toujours dans ses observations ? C'était l'indolence et la lâcheté des serpents ! Il s'approchait sans la moindre crainte des espèces réputées

les plus dangereuses. A quels amusements ne se livrait-il pas avec le *labari*, par exemple, la terreur des Américains ? Du bout de sa canne il le caressait en le flattant légèrement sur la tête.

Ernest. — Il le caressait sur la tête !

Edmond. — Oui. Le reptile, il est vrai, était peu sensible à ces démonstrations d'amitié : il s'y soustrayait bientôt par la fuite. Mais M. Watterton faisait encore plus, Ernest. Il le frappait quelquefois brusquement. Alors le serpent saisissait la canne et il la mordait en s'entortillant autour d'elle. Il disparaissait ensuite à travers les broussailles.

Ernest. Et il ne s'élançait pas sur son agresseur !

Edmond. Oh ! point du tout, Ernest. Aussi M. Watterton avait-il coutume de dire, avec un peu de vanité sans doute : *there is not much danger in raving among snakes*. Il n'y a pas tant de danger que l'on pense à voyager au milieu des serpents. Mais je m'aperçois que cette pilule a opéré admirablement bien, Ernest ; je vais t'en administrer une seconde. Il y a quelques années, M. l'abbé Provencher voyageait dans la Floride, pays infesté de serpents.

La première fois qu'il rencontra un de ces reptiles, il eut peur. La seconde fois il voulut le frapper, mais il ne l'osa. La troisième fois il y eut guerre, et l'animal finit par entrer dans un flacon d'alcool. Cependant celui-ci était de petite taille. Quelques semaines plus tard, Mr. Provencher se trouvait en face d'un énorme serpent, long de quatre pieds et de la grosseur du poignet. Le reptile veut fuir ; mais son adversaire ne l'entend pas ainsi. Il attrape un bâton et le poursuit.

Ernest. — Il était donc sûr que le serpent n'était pas venimeux ?

Edmond. — Oh ! pas du tout, il ne le connaissait point. Mais il en avait appris assez pour se convaincre de l'immense exagération du danger des reptiles et pour se débarrasser lui-même de ses derniers préjugés sur ce point.

Ernest. — Et qu'est-il advenu ?

Edmond. — Oh ! c'est que le serpent a été capturé. Contre la force, il n'y a pas de résistance. Mais pour te faire voir, Ernest, jusqu'où peut aller la confiance, quand on étudie de près les reptiles, voici ce qui arriva en dernier lieu. M. Provencher, à la maison, se mettait en frais de montrer sa capture, lorsque l'œil brillant du reptile excita en lui quelque

soupçon. Or il avait à peine exprimé sa pensée que le serpent déroulait tout-à-coup ses spirales et glissait bel et bien et légèrement sur le plancher.

Ernest. — Quoi ! il n'était pas mort.

Edmond. — Non, certes, il ne l'était pas. Et tout le monde de se sauver en criant et en renversant tous les meubles, et les chiens de hurler et d'essayer quelques fanfaronnades, mais sans approcher du reptile. Alors notre Naturaliste canadien saisit une baguette, le frappa vivement à la tête, et l'étonnait, après quoi, le prenant par le cou, il le fit glisser dans un large flocon rempli d'esprit de vin. Et de quatre ! s'écria-t-il, car c'était sa quatrième capture !

Ernest. — Je ne le cache pas, Edmond, voilà des choses qui me surprennent au plus haut point. Je n'aurais jamais pensé qu'il en pût être ainsi avec des serpents. Il faut donc que l'idée que l'on en a généralement soit bien fautive ?

Edmond. — Hé ! voilà précisément ce que je veux te faire admettre. Il en est des serpents comme des loups-garoux et des revenants. Si l'on tient à savoir ce qui en est, on examine et on observe : on ne tarde pas à voir à quelles erreurs et à quels préjugés l'ignorance et la superstition des hommes peuvent conduire. Un tel croyait que c'était un loup-garou, sous la forme d'un manchon, qui hantait sa grange et qui dès le matin, se sauvait vers le bois : il savait un jour son fusil et lui envoya une décharge : c'était une mouffette ! (bête puante) — Un autre, pendant une nuit, crut que c'était un revenant qui se lavait les mains dans un bol : après avoir essuyé plusieurs fois la sueur de son front, il se lève, allume une lampe et va voir : c'était une souris ! Un troisième après la veillée, ayant affaire dans sa grange, crut en entrant, apercevoir une chandelle ; il hésita longtemps ; enfin il alla voir, c'était un nœud qui laissait passer les rayons brillants de la pleine lune. Et ainsi en va-t-il des serpents. On les a généralement tous en horreur, et cependant ils sont presque tous inoffensifs. Ceux qui les connaissent ne les craignent pas. M. Provencher va jusqu'à dire que les gamins de la Floride écrasent du talon ceux qu'ils rencontrent, tuent même des serpents à sonnettes en se mettant tout simplement un peu plus sur leurs gardes !

à continuer

PROSCRIPTION DES RATS

Puis comme autrefois le célèbre reclus du Fromage de Hollande, il veut les bénir une dernière fois. La main gauche appuyée sur sa blessure, de sa main droite défaillante il fait descendre les bénédictions du ciel sur ceux qui partent pour la guerre sainte.

Munis de bénédictions, les ennemis de la gent ocolière se divisent en trois corps : les jeunes et les infirmes restent au réfectoire pour approvisionner le camp ; les vétérans établissent leurs quartiers dans les plafonds des dortoirs : le troisième détachement, composé :

..... de ceux qui, les livres rongeurs, se font savants jusques aux dents prit le chemin de l'étude. — Les *Horace*, les *Virgile*, les *Quinte-Curce* furent d'abord déchiffrés et déchiffés les premiers.

On aurait pu croire que ces dévastateurs se posaient en ennemis de l'enseignement païen : malheureusement les *Poètes chrétiens*, les *Flores*, sacrilègement endommagés, vinrent nous tirer de cette agréable erreur. Plus que cela encore, pendant une semaine les grammairres françaises et latines furent si maltraitées que M. M. les Professeurs en étaient découragés. C'est M. B. qui s'évertue à expliquer les exceptions aux règles des Comparatifs sans que le jeune D. y voit goutte ; il est bien excusable, les rats lui ont enlevé cette page la pendant la nuit. B. au contraire, voit trente-six chandelles dans le seul chapitre des adverbess : *quantum*, *quantum* ont pour lui la même signification.

Une seule chose a été sacrée pour ces exécrables disciples de Rousseau ; ils n'ont épargné, le croiriez vous ? que les Homélies de St. Grégoire et de St. Chrisostôme. Et M. M. les Rhétoriciens dans leur grand amour pour les versions grecques s'en sont grandement réjouis.

Mais c'est au dortoir qu'il faut voir ces insaisissables ennemis à l'œuvre. Je dis insaisissables, c'est bien le mot : l'on avait tendu force pièges et ratières, mais les rusés ont trouvé moyen d'enlever partout les appâts sans danger pour leur peau ce qui n'a pas peu contribué à les enhardir. Jusqu'ici ils s'étaient contentés d'entamer mitaines, gants et mocassins. Un matin, plusieurs furent fort surpris en se mouchant de s'apercevoir qu'il ne restait entre les doigts que des lambeaux de mouchoirs ; et dire qu'ils étaient venus les chercher jusque dans les poches de nos capots !

Mais pour dépouiller les pantalons des parties principales, pour célébrer chaque Mercredi et Samedi soir le sabbat le plus inconvenant, et de réveiller les dormeurs les plus intrépides, le peuple des plafonds n'en était pas pour cela à l'abri du froid. Un rat aventurier y remédia en enseignant le préservatif des Esquimaux. Alors la consommation de chandelless fut désastreuse : tous les matins encore M. M. les Professeurs trouvent leurs chandeliers veufs de leurs luminaires. Actuellement Mr. le Procureur est diton, décidé de faire la politique : en mettant des lampes partout. Ce sera de l'économie sans doute, mais non point de la prot tion. Je suggérerais donc que l'on s'adressât à la législature, ou tout au moins qu'on conjurât ces incommodes visiteurs comme l'on a conjuré autrefois les tourtes et les santerelles. Aux optimistes qui ne voient que fiction, je dirai de s'adresser au jeune Emile D. qui a eu, la semaine dernière, une partie de l'oreille droite emportée ; et à notre ami G. G. qui s'est réveillé le matin avec les extrémités nasales endommagées. Devra-t-on encore retarder ? Le temps des mesures énergiques est enfin venu : que les rats soient donc mis hors la loi ou hors la salle.

Listes du 5 Avril.

- Rhétorique,..... H. Ste. Marie
- Belles-Lettres,..... Holmes
- Versification,..... H. Brodeur.
- Anglais,..... G. St Pierre
- Méthode,..... Fauteux & Beaulnes
- Anglais,..... J. Ducharme
- Syntaxe,..... N. Valin
- Éléments, 1ère. div. Désaulniers.
- 2de,..... N. Fontaine

Listes du 12 Avril.

- Rhétorique,..... A. Leblanc
- Anglais,..... H. W. Mulvena
- Belles-Lettres, L. Lussier & N. Leduc
- Anglais, A. L'heureux
- Versification, G. Fortin
- Méthode,..... J. Ducharme
- Syntaxe,..... N. Valin
- Anglais,..... A. Morin
- Éléments, 1ère. Div., E. Desaulniers
- 2de,..... J. Trudeau

Grande vente au prix coûtant !!!

Le "Comité des Jeux," pour faire place à ses marchandises du printemps, vendra son vieux Stock à prix réduit.

Hâtez-vous!!!!



Journal des Elèves Anciens & Nouveaux

DU Collège de St. Hyacinthe.

ATTENTION ! ATTENTION !!

On trouvera toujours à l'atelier du

"COLLEGIEN"

l'assortiment le plus complet de

PAPETERIE !

ENVELOPPES de toutes sorte et

PAPIER A LETTRES avec magnifique gravure du Collège.

FOOLSCAP bleu & blanc, de première qualité, pour Messieurs les Traducteurs,

PAPIER COMMUN, pour Pensums.

On se chargera aussi à l'Atelier, de toutes espèces d'

IMPRESSIONS !

CARTES DE VISITES.

CARTES D'AFFAIRES.

TÊTES DE COMPTES.

BLANCS DE REÇUS.

ETIQUETTES.

PROGRAMMES

ke. ke. ke.

le tout exécuté avec propreté et ponctualité, et à des prix très réduits.

A. Beaudry, Gérant.

ATTENTION !!! ATTENTION !!!

Les Écoliers trouveront toujours chez **Mr. GODFREY DAIGNEAULT** un assortiment des plus complets de :

- Drap à capot d'Écolier,*
- Drap à pardessus, Cravates,*
- Casquettes, Crémones,*
- Plaques, Mitaines, Gants,*
- Pardessus en feutre, &c, &c.*

Une **GRANDE REDUCTION DE PRIX** sera faite aux Écoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du soussigné les meilleures *Étoffes à Soutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Marché St. Hyacinthe.

**AU CLERGE.
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & STE. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Étant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'ÉGLISES,
- VASES SACRÉS,
- ORFÈVRES, BRONZES,
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Images, Chromos, Chemins de Croix, Calres, Chapelets, Crucifix, Statues, Bénitiers, &c, &c, &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS.
- PAROISSIEN ROMAIN NOTE.
- CHANTS LITURGIQUES.
- PETIT CÉRÉMONIAL ROMAIN,
- RITUEL ROMAIN.
- APPENDICE AU RITUEL,
- EXTRAITS DU RITUEL,
- MISSELS ET BREVIAIRES,
- &c, &c, &c.

(N. B.) Le *Catologue* est paru en Décembre dernier, et comprend *Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

M. A. KÉROACK.

**PORTRAITS !!
PORTRAITS !!
PORTRAITS !!!**

L'Artiste Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe. La lumière y est distribuée de manière à donner aux photographies les *Ombres* et le *Fin* tant recherchés par les connaisseurs.

Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NOTMAN, de Montréal, est attaché à l'Établissement. Les *Prix* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

A. DENIS & Cie.

ÉPICERIES !!!



AGENT POUR LE CHEMIN DE FER "PASSUMPSIC".

N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



**L. BEAUDRY
HORLOGER.**

Grand assortiment de *montres, chaines, épinglettes, &c. &c.* Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité

**E. H. RICHER.
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET STE. ANNE.

- Livres de piété. Livres classiques,
- Littérature Images
- Papier Chapelets
- & &

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au soussigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique*, & publiés dans le catalogue de la maison Rolland aux prix de Montréal.

Aussi

- TABAC, CIGARES,
- PIPES, POTS A TABAC,

et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les soussignés ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'informer M. M. les Membres du Clergé qu'ils pourront leur vendre le **VIN DE MESSE** aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal.

- CIERGES DE TOUTES GRANDEURS,
- HUILE D'OLIVE, LAMIONS.

ÉPICERIES.— de toutes espèces et de première qualité.

ÉTOFFES À SOUTANES.

- ÉTOFFES À PARDESSUS,
- TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND, FRÈRES.

- ALPH. RAYMOND,
- NOË. RAYMOND.

A VENDRE.

A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....15cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie Prix.....15cts.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.